



Léa Munsch

Conversations avec la matière

Léa Munsch est sculpteure. Dans son atelier en Lorraine aux portes de la forêt, elle crée des pièces d'argile aux architectures intemporelles. Conversation avec une artiste en recherche créative et intérieure.

Propos recueillis par Pauline Blanchard – Photographies : Mélanie Rey, Julie Nivert, Léa Munsch et Studio vingt septembre

Bonjour Léa. Peux-tu nous parler de ton rapport à l'argile, la matière avec laquelle tu travailles ?

J'ai toujours été attirée par les matières et leur processus d'exploration, et il y a cette chose avec la terre qui me parle vraiment. Par sa qualité organique, elle fait très vite ressortir la personnalité de la personne qui la travaille. J'aime le fait de pouvoir lire les gens à travers la matière. Aussi, l'argile a cette capacité à être infinie : on peut explorer tellement de styles et de techniques avec elle... Je me suis rapidement aperçue que j'aimais son aspect brut, naturel, et que c'était la direction que je souhaitais donner à mon travail.

Qu'est-ce qui t'a menée jusqu'à elle ?

J'ai découvert l'argile grâce à un cours du soir. Avant cela, j'avais une autre vie. J'ai fait plusieurs jobs et métiers, puis j'ai décidé de tout arrêter pour travailler la terre. Avec trois autres amies céramistes, nous avons monté

l'atelier Gangster Bastille à Paris. À l'époque, je me suis sentie rapidement enfermée dans le cercle et les techniques de tournage. J'ai eu vite envie de monter en échelle et j'ai choisi le modelage et la sculpture à ce moment-là. Puis, en 2018, j'ai déménagé et j'ai ouvert mon atelier ici, en Lorraine. Pour monter en échelle, il faut de la place et un plus grand four : c'est ce à quoi répondait cet atelier. C'est un vrai choix de vie, pour avoir le temps et l'espace de me dédier à la pratique.

Justement, comment décrirais-tu ta pratique ?

Je parle de sculpture et je me sens sculpteure. Je dirais aussi "terre brute", parce que j'aime travailler avec les qualités intrinsèques de la matière, ses couleurs, ce qu'elle me permet de faire. Quand je crée une pièce, c'est souvent une conversation qui s'ouvre avec la matière. Celle-ci a ses propres contraintes. Souvent, j'ai une idée de

forme puis la pièce se construit au moment où je la fais. Depuis que je suis en Lorraine, cette pratique instinctive s'est développée, parce que je suis dans un environnement plus naturel, au calme. Il y a davantage d'espace pour l'introspection.

Quels mots pourrais-tu poser sur les pièces que tu crées ?

Brutes, abstraites, avec quelque chose de primitif et d'ancien, imprégnées par l'architecture. Il y a ce mot en anglais, *ancient*, qui n'a pas vraiment d'équivalent en français, qu'on pourrait traduire par "millénaire". On me dit souvent que si mes pièces étaient dans un univers non daté, on ne saurait pas vraiment dire à quelle époque elles appartiennent. J'essaie d'amener la personne qui pose le regard sur une sculpture à se départir de ses préconceptions sur la matière terre. L'inviter à s'autoriser à accéder à ce qu'elle ressent avant de se demander :



« À quoi cela sert ? » On m'a dit récemment que je sculptais avec mon âme. J'ai trouvé cela très beau, ça m'a vraiment touchée.

Tu dis t'intéresser « aux cultures imaginées par les civilisations anciennes bien avant le 0 de notre ère et à l'art préhistorique ». En quoi ces cultures t'inspirent-elles ?

Ces civilisations ont créé des cultures tellement riches, en termes d'esthétique, de formes... Je trouve incroyable que ces humains aient imaginé il y a 5 000 ans des choses si fortes et qui le sont toujours. Je suis dans la continuité de cette histoire, je m'en imprègne pour

ensuite proposer une traduction. Ce que je ressens, je le mets dans les pièces qui ensuite seront porteuses de ces émotions et thèmes.

Des émotions, des thèmes et une pratique que tu documents, via l'écriture mais aussi à travers des enregistrements audio de ta voix et des balades sonores...

Je documente parce que je sais que je suis en train d'évoluer et que j'apprends continuellement. Je me suis posé la question de ce que je voulais partager de ma pratique. Il y a différents niveaux de lecture : ce que je suis en train de faire, comment

Après des années parisiennes, Léa a décidé de s'installer en Lorraine pour une nouvelle vie au plus près de la nature. Entouré par la forêt, son atelier niché dans une ancienne usine lui permet d'imaginer des pièces à grande échelle.

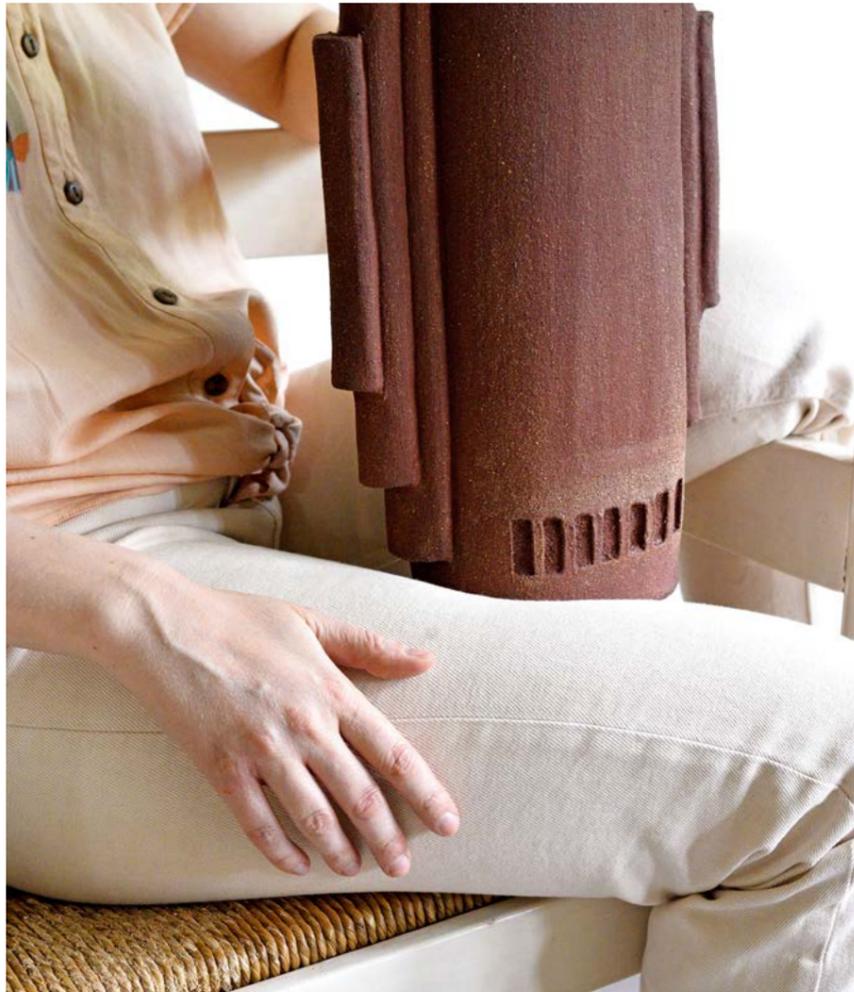
je le fais et la réflexion que j'ai sur ce travail. Pour moi, la documentation est importante car c'est l'approche d'un travail qui vient de la bouche de l'artiste même. Documenter, c'est quelque part donner accès et créer une matière pérenne pour que d'autres puissent comprendre mon travail.

Tu as quitté Paris il y a quelques années pour aller t'installer à la campagne. Qu'est-ce que ce nouveau lieu a changé à ta vie et à ta pratique de l'argile ?

Je suis partie pour une semaine de formation en vannerie en Bourgogne, dans un tout petit village, très au calme. Le jour où je suis rentrée à Paris, je me suis sentie agressée. Je me suis dit que c'était le moment d'impulser ce départ. Avant d'être ici, je n'ai jamais connu une vie autant immergée dans la nature. Tout est calme : on est moins stimulés, il y a moins de bruit, on est moins demandés partout, on court moins. Ce calme étend mon temps. Le bâtiment dans lequel je travaille est entouré de forêts, d'un canal, d'une rivière. Tous ces éléments vivants me nourrissent et m'influencent.



Léa à côté de l'une de ses pièces ARKHÈ. « ARKHÈ est une famille de sculptures imaginée tel un paysage de formes abstraites. En grec, le mot Arkhè signifie : "là où les choses sont supposées commencer, selon la nature ou l'histoire, le commencement, l'origine" », explique la sculpteure.



Chaque pièce de Léa est une nouvelle exploration de la forme originale tout en évoluant en conversation avec la terre, pour une sculpture finale unique. Ici, entre les mains de l'artiste, la sculpture et applique lumineuse Uruk en grès chamotté rouge.



52

Tu sembles avoir un lien particulier au vivant et à la nature qui t'entoure. Peux-tu nous le décrire ?

C'est une question de connexion et de regard. Quand je vais dans la forêt toute seule, je n'y vais pas pour faire une distance ou un circuit. J'y vais juste pour y être. Je suis présente aux quatre saisons, j'observe la transition très lente de ces cycles, et je me sens très reconnaissante de pouvoir être témoin de ce temps long. La nature a un temps que j'apprends et réapprends ici. Et cela concorde avec la terre qui est un matériau au temps long. Le paysage est une invitation à étendre son imagination. Marcher dans la forêt, entre les roches, c'est comme assister à une ancienne conversation. Le paysage nous rappelle au calme, à la solitude et au silence, un état dans lequel on peut

percevoir davantage. Une pratique qui fait évoluer notre paysage intérieur.

Quelle est l'influence de ces saisons sur ta pratique ?

L'hiver, ici, à l'atelier, il fait froid. Maintenant, je sais que j'ai une sorte de phase d'hivernage ; mon rythme s'adapte et ralentit en plein hiver. Je vais davantage travailler de chez moi à développer des projets, ce que j'appelle "le travail invisible". Je suis seule capitaine de mon bateau, alors j'ai mille casquettes. Quand la lumière revient, je sais que je vais retourner à l'atelier et j'ai déjà l'idée de futures pièces. J'écoutais l'interview d'une autrice qui expliquait que les animaux se préparent et s'adaptent à l'hiver. Ils ne font pas semblant qu'il n'y a rien, ils



ne décident pas de vivre comme ils le font le reste de l'année. C'est pourtant ce qui est attendu de nous. D'être aussi productif, d'avoir le même rythme, la même énergie. Ce qui, quand on y pense, est juste impossible.

Quel est ton rapport au temps lorsque tu crées ?

J'ai l'impression que ma pratique passe chaque jour par beaucoup de déconstructions. Les injonctions au temps court et à la productivité sont ancrées en nous. Quand je suis arrivée ici, inconsciemment, j'essayais de recréer mon rythme parisien, mais ça ne marche pas ! Je me suis pris un mur. Il faut réinventer ces injonctions, schémas, valeurs sur lesquels on fonctionne pendant des dizaines d'années. Parfois,



je me visualise avec un tout petit marteau en train de casser un grand mur de briques. Le temps et l'argent sont deux énormes piliers auxquels on est tous contraints. À moins de vivre dans la forêt... Comme l'argent est très lié au temps, le temps long est devenu subversif. C'est un cheminement de revoir son rapport au temps. Et la terre n'a pas 36 chemins : soit tu la respectes, soit tu ne la respectes pas. Je travaille en équipe avec la matière, on est deux. Avec de plus grosses pièces, il y a des temps incompressibles. Des temps de séchage que je ne peux pas toujours évaluer, et qui se comptent en semaines plutôt qu'en jours.

Ce sujet de la productivité, tu l'abordes sur tes réseaux sociaux. Comment construis-tu ta relation au repos, au ressourcement et au ralentissement ?

Je crois qu'il est important de sentir qu'on peut décider pour soi-même qu'on a le droit de se reposer. L'hiver, c'est la réflexion, la récupération, c'est le temps libre qui s'étend. Ce sont devenus des actes radicaux désormais. Notre culture nous dit de résister à toutes ces choses, que le repos est honteux et qu'on y a droit seulement si l'on tombe malade par exemple, c'est-à-dire au point de non-retour. On doit l'avoir gagné. Ça n'est plus quelque

Échos aux créations des civilisations millénaires et aux architectures du passé, les pièces de Léa se fondent dans l'imaginaire d'un univers non daté, offrant aux personnes qui les découvrent la possibilité de poser un regard neuf sur elles.

chose qui fait partie du rythme simple de nos vies et de nos journées.

Tu as dit que tu étais inspirée par « les personnes passionnées en recherche d'équilibre intérieur et avec le monde ». Est-ce ta quête à toi aussi ?

Pour moi, le travail d'introspection fait partie de la pratique d'un artiste. C'est absorber le monde, le digérer et en proposer quelque chose, une sorte de traduction. Un travail de sensibilité. Le paysage intérieur est tel un temple, une grotte et un jardin. Mon travail est une expression de cette vie intérieure. C'est une incroyable ressource. Je cultive mon jardin et visite régulièrement ma grotte. Je crée un espace, une relation au temps et au calme pour que le travail puisse exister et se déployer. C'est un acte fort de se créer cet espace et de le vivre. Le rôle et le travail de l'artiste, c'est aussi de faire émerger des réflexions.

Sur ton site, on peut lire « It's my life to sculpt », c'est-à-dire « Ma vie, c'est sculpter ». Ta pratique et ta vie ne font qu'une ?

Oui, c'est une seule et même chose. Je me retrouve dans cette phrase de Etel Adnan : « *La vie est tissage* ». Tout est entremêlé et c'est comme ça que j'aime que ça soit.

leamunsch.com
@lea.munsch

Les inspirations

de Léa Munsch

Les rituels qui ancrent tes journées ?

J'aime beaucoup les rituels du matin. Selon le jour, je vais réveiller et nourrir le corps avec des étirements, une marche en forêt, le petit déjeuner. Pour réveiller et nourrir l'esprit, j'écris dans mon journal, je lis ou j'écoute un podcast.

Des ouvrages qui t'inspirent ces derniers temps ?

J'ai relu récemment *Le Petit Prince*, d'Antoine de Saint-Exupéry. Il contient de nombreuses sagesses qu'on découvre et qu'on reçoit plus clairement au fil des lectures et de la vie.

Le récit des *Périple transsahariens* de Bernard Gangloff. Il est parti d'un village lorrain, près d'ici. Sa mémoire du voyage m'a vraiment impressionnée, il a écrit son récit environ 20 ans après l'avoir vécu.

Le podcast *Les Baladeurs* de Les Others, « *des aventures et mésaventures en pleine nature* ». J'en ai des frissons tellement c'est juste, beau et me tient en haleine, surtout quand je l'écoute allongée dans le noir.

En dehors du toucher propre à ta pratique, quel sens (ouïe, goût, odorat, vue) t'apporte le plus de joie ?

L'autre jour, alors que je marchais en

lisière de la forêt, un jour de ciel bleu et d'air frais, je pensais : respirer le ciel bleu. Je dirais que c'est sentir de manière entière, et non pas en isolant chaque sens, qui m'apporte de la joie. Être un être sensible, être sensible aux sens et aux émotions, me réjouir de ma sensibilité, ce qu'elle m'apporte, comme elle me nourrit... Tout cela me permet de ressentir le monde en une multitude de couches.

Des civilisations ou des périodes de l'histoire qui nourrissent ta pratique en particulier ?

Les civilisations nées en Mésopotamie, notamment les Sumériens. Ce sont les premières civilisations de l'histoire et elles ont créé des cultures si riches. Les Nabatéens et leurs incroyables architectures sculptées dans la roche. L'approche instinctive de mon travail m'attire aussi vers la préhistoire, l'art pariétal et rupestre. L'art pariétal est en lien avec la spiritualité et l'imaginaire de ces hommes qui ont disparu à jamais. Ils prenaient refuge dans des grottes, y vivaient et peignaient cette vie, leur présent et leur imaginaire. Ce qui leur est commun et qui m'inspire, c'est la force du lien qui existait alors entre art, vie et nature.

Des figures féminines qui te guident dans ta pratique ?

Barbara Hepworth et Georgia O'Keeffe pour leur vision, et leur résolution à concrétiser cette vision en ne comptant que sur elles-mêmes.

Hilma af Klint, juste pour essayer d'imaginer ce que c'est de vivre et d'être une femme dans un monde qui n'est pas prêt pour ce que vous créez. Et y dédier sa vie.

Et en général, les femmes qui créent leur monde et suivent leurs envies. Pour tout ce que cela demande et veut dire.

Une journée de pleine liberté aux beaux jours, qu'en fais-tu ?

Je fais la vie. Je me demande à moi-même ce dont j'ai envie ou besoin à ce moment. J'écoute et j'essaie d'y répondre.

Qu'est-ce qu'une bonne vie pour toi ?

Une vie d'amour, de paix d'esprit, de joie, de contentement et de bienveillance.